

Abonnement pour Lyon :

Un an	15	francs.
Six mois	8	
Trois mois	4	25



Abonnement pour les départements :

Un an	25	francs.
Six mois	13	id.
Trois mois	7	id.

TRIBUN DU PEUPLE

5 c.

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DÉMOCRATIQUE,

5 c.

LE NUMÉRO.



PARAISANT TOUS LES JOURS.

LE NUMÉRO.

Se distribue à Lyon, Petite rue Mercière, n. 16, au troisième.

LISTE DES CANDIDATS

du Club Central démocratique et corporations réunis,
Salle de la Bibliothèque, au grand Collège de Lyon

BENOIT (Joseph), tisseur.
RASPAIL, publiciste.
DOUTRE, ouvrier typographe.
PELLETIER (de Tarare).
GREPPO (1), tisseur.
LAFORÉST, maire.
BLANC (Félix), légiste.
EUSTACHE, capitaine au 22^e léger.
LORTET, médecin.
FAURE (de Givors).
PROUDHON, hommes de lettres.
FOND, agriculteur (de Chaponost).
VINDRY, pêcheur.
VALLIER, tisseur.

CAUËTEL-BAUDET, président.

(1) Nous devons prévenir le public, qu'une liste a été mise en circulation, sur laquelle liste on avait substitué le nom de Cornu à celui de Greppo.

Cette liste était faussement donnée pour celle du club central, nous devons mettre les électeurs en garde contre une indigne supercherie destinée à servir à de basses rancunes personnelles.

TRAVAILLEURS GARDE A VOUS !

C'est demain !

C'est demain que pour la première fois, Lyonnais vous êtes appelé à jouir du droit de suffrage. C'est demain que pour la première fois vous serez souverain ; demain chacun de vous verra son rôle l'élever à la hauteur d'un Licurgue. Car, demain, c'est la loi, c'est la constitution de la première nation du monde que vous allez faire.

Il faut que nous vous disions une dernière fois notre pensée sur la situation qui vous est faite ; il faut que, accomplissant encore une fois le devoir que nous nous sommes imposés, nous vous montrions toute l'importance, tout le grandiose, et en même temps, tout le terrible de l'acte auquel vous allez prendre part.

Toute l'importance :

Quest-il en effet de plus important que la souveraineté de dans le cas où vous serez demain : c'est, l'électeur, plus qu'un représentant, car c'est la source et la cause de toute représentation ; c'est plus qu'un ministre : Car les ministres seront faits ou défaits par votre vote ; c'est plus qu'un roi : car un roi tant absolu soit-il, doit un compte de ses actes à la société ; et vous électeurs, vous ne devrez compte qu'à l'avenir, qu'à l'humanité, qu'à votre conscience.

Tout le grandiose :

Qu'est-il de plus grand, de plus majestueux, de plus immense, que cet acte de tout un peuple, peuple grand

et magnanime, espoir et lumière des nations, préparant à l'univers, par le choix de ses législateurs, un avenir de joie, de prospérité, de bonheur, ou, si le choix était mauvais, des siècles de misères et de violentes commotions ?

Tout le terrible :

Car, électeurs, s'il était possible que votre choix fût mal fait ; s'il était possible que, reculant, d'un siècle, oubliant le plus sacré de vos devoirs, négligeant le plus précieux de vos droits, s'il, était possible, disons nous que vous nommassiez des représentants au-dessous de la mission qui leur est confiée, les malheurs qui retomberaient sur vos têtes sont incalculables.

Le premier, ce serait la guerre civile.

Oui la guerre civile ; car il y a en présence, dans l'air révolutionnaire aujourd'hui, deux ennemis implacables : la richesse et la pauvreté, les possesseurs et ceux qui n'ont rien, les privilégiés et les frustrés.

La tâche des représentants c'est d'accorder les ennemis.

Tâche immense, qui demande de la peine, de la vertu, de l'énergie. Car il faudra satisfaire aux justes et nombreuses demandes des déshérités, sans cependant froisser les légitimes intérêts des possesseurs actuels.

D'un côté le peuple qui souffre et qui se sent le droit de ne plus souffrir sera pressant, très-pressant ; de l'autre l'aristocratie qui jouit, ne voudra rien céder de ses privilèges, et formera par ses menées, ses intrigues, ses cris, ses menaces, une opposition vigoureuse à la marche progressive du gouvernement républicain.

Puis, comment tenir un juste équilibre entre les volontés diverses, de ceux même qui sont vraiment démocrates, et poussent en avant ?

Oh ! la rude tâche ! le pénible rôle, la difficile mission !

Tu le vois, peuple électeur, au milieu de ce tourbillon qu'on appelle révolution, il faudra que ceux que tu vas y lancer soient forts ; forts par la connaissance, forts par l'énergie, forts par le cœur.

Ceux là ne devront se laisser abuser par rien, intimider par rien, séduire par rien.

Et ceux-là, c'est demain que tu vas les choisir. C'est demain que tu vas mettre en leurs mains l'avenir du monde.

C'est demain !

DISCOURS

Prononcé le 9 avril à la société démocratique de
Boussac.

(Fin.)

La bourgeoisie, telle qu'elle était hier, telle qu'elle est aujourd'hui, telle qu'elle sera demain, par nature, par essence, par passion, par mœurs, par coutume, n'a pu, ne peut, ne pourra jamais vouloir la République. C'est la monarchie qu'il lui faut, la monarchie avec toutes ses corruptions, avec son lourd despotisme contre toute idée généreuse de liberté, d'égalité, de fraternité. La bourgeoisie, telle qu'elle était hier, telle qu'elle

est aujourd'hui, telle qu'elle sera demain, en face du fait actuel de la République, œuvre du peuple des travailleurs de Paris, et seulement du peuple, travailleur par nature, par essence, par passion, par mœurs, par coutume, a été, est, et sera toujours, en face de ce fait de la République, contre-révolutionnaire. Elle a rejeté la République quand cette République se présentait comme une idée ; elle l'accepte aujourd'hui, mais hypocritement, comme un fait ; demain elle la refoulera violemment dans le sang, la mort et le deuil s'il le faut.

Et c'est cette bourgeoisie qui, profitant de la liberté de la loi des élections, s'avance tête levée et comme par habitude vers l'urne du scrutin. Elle s'avance vers cette urne, et dit au nouveau peuple des électeurs, aux paysans, aux ouvriers, aux pauvres : « Laissez-moi faire ; je suis habituée à ces choses. Je sais mieux que vous ceux qu'il faut nommer, ceux qu'il faut rejeter. Ceux qui vous parlent d'égalité, de liberté, de fraternité sont des fous qui veulent ce qui ne peut pas être. Il y a toujours eu des pauvres, il y en aura toujours. Les hommes qu'il faut nommer, ce sont des riches qui ont tout à perdre s'ils gouvernent mal, tout à gagner s'ils gouvernent bien ; ce sont des riches, honnêtes gens, éclairés des lumières que leur ont fournies leur éducation libérale, et portés vers les pauvres par leurs abondantes aumônes.

Citoyen, peuple des électeurs, paysans, ouvriers, pauvres, garde à vous, voilà l'ennemi que nous signale la circulaire du ministre de l'intérieur. Oui, ce sont les bourgeois qui sont à craindre, ce sont eux qu'il faut repousser de l'urne du scrutin. Les riches n'ont rien à perdre dans le crime qu'ils méditent contre la République ; ils pensent, au contraire, les malheureux ! avoir tout à gagner ; mais nous, paysans, pauvres, ouvriers, nous avons tout à perdre si la République est étouffée dans les embrassements hypocrites des riches. Arrière donc les riches, arrière les bourgeois ; délivrons de leur présence, par nos votes libres et intelligents, l'urne du scrutin, berceau de la jeune République que nos frères de Paris ont mise au monde le 24 février dans le sang et les larmes ! Nous avons tout à perdre en perdant la République ; la République, c'est notre chose à nous, c'est notre gouvernement, notre amour, notre espoir, comme la monarchie est l'espoir, l'amour, le gouvernement, la chose des bourgeois, des riches.

La bourgeoisie forme une croûte immense, compacte, solide au-dessus de nos têtes, à nous, pauvres, ouvriers, paysans. Elle tient dans ses mains les sources vives de notre existence ; c'est elle qui nous fait travailler quand elle sent le besoin de consommer ; elle qui nous prête à gros intérêts le petit capital que nécessite le lopin de terre que nous avons gagné à la sueur de notre front. Mais quand vient une loi qui nous déclare ses égaux en matière de vote, elle a l'audace et l'infamie de nous menacer par les liens qui nous unissent à elle ! Elle dit à l'un : « tu es mon métayer, tu voteras pour moi ; » elle dit à l'autre : « je t'ai prêté de l'argent, tu voteras pour moi. » Mais qui donc êtes-vous, bourgeoisie, et que

sommes-nous? Vous vous croyez bien forte, et vous n'êtes plus rien. Regardez, regardez ce qui se passe, ce qui est. Du 24 Février date la chute de votre puissance et l'avènement de notre liberté. Osez donc, malheureuse, osez mettre à exécution vos menaces! Retirez à ce métayer le domaine que lui seul travaille, que vous ne pouvez travailler! cessez de prêter votre argent, et vous allez voir ce qui en résultera!... Ce sont de vaines et frivoles menaces, en vérité, que ces menaces des bourgeois pour enlever au peuple les votes de ses enfants. Ils sont, je vous le dis, impuissants à les exécuter : n'ayons donc point peur d'eux et pensons à notre affaire.

Notre affaire, c'est la République, rien que la République. Il faut que de l'urne du scrutin, des noms nouveaux, éprouvés, des noms que rejetterait la bourgeoisie, contre lesquels elle n'aurait pas assez de calomnies à répandre; il faut, dis-je, que ces noms sortent de l'urne électorale. Quoi! le département de la Creuse, peuplé de travailleurs, de maçons, de charpentiers, de terrassiers, que la misère, produite par les riches, forent à s'expatrier tous les ans, nommeraient des Régnault, des Saintorent, des Girardin, des Freyssinaud-Saint-Romain, des riches, des bourgeois, pas de prolétaires, pas de paysans, pas de pauvres! Non, il n'en sera pas ainsi, ou le département de la Creuse contribuera, pour sa part, à une effrayable guerre civile! Croyez-vous, par hasard, que le peuple de Paris, frustré dans ses espérances les plus douces, lui qui ne peut croire autre chose, sinon que le peuple des provinces protégera son œuvre, son enfant, sa fille chérie, la jeune République, née pour les pauvres, pour les ouvriers, pour les paysans; croyez-vous, dis-je, que le peuple de Paris laissera son œuvre avorter sous les étreintes de neuf cents bourgeois envoyés de tous les points du territoire? Si vous le croyez, détrompez-vous, et agissez en conséquence; car ces troubles, ces tumultes, ces émeutes, ces renvois et ces dissolutions plus ou moins brutales d'assemblées, tout cela, c'est perpétuer le provisoire, et le provisoire tue. Il tue le pauvre surtout; il tue le peuple, qui a besoin que les lois organiques, faites non par les bourgeois, qui en sont incapables, mais par le peuple, viennent le délivrer des horreurs de la faim, du froid, de la misère et de l'immoralité.

Jules LEROUX



Citoyens,

Le règne des ténèbres est fini, celui des lumières commence, en conséquence, celui de l'injustice doit finir aussi, pour faire place à celui de la sainte équité.

Citoyens, nous sommes tous appelés à l'exercice de nos droits, nous devons les rendre à jamais inviolables. Oh! qu'elle glorieuse mission nous avons à remplir; mais sommes-nous bien préparés sur le choix que nous devons faire pour avoir de dignes représentants? sommes-nous bien fixés, bien sûrs d'avoir des hommes capables, sincères, éclairés sur les véritables droits dont ils doivent nous investir; sera-ce des citoyens dépouillés de toute erreur, de tout préjugé, de tout esprit d'égoïsme, d'individualisme, de toute ambition personnelle, pour ne se laisser influencer, dominer, corrompre par ceux qui ont vécu et vieilli avec la ruse du vice et du crime des cours, et pour ne se laisser intimider par ces échafaudages aristocratiques encore debout à dessein, pour leur en imposer. Ah! citoyens, si notre tâche est glorieuse, elle est bien difficile, nous en acquitterons-nous avec tout le civisme, tout le patriotisme dont l'honnête homme, l'homme sage, le vertueux citoyen doit être imbu, oui, je l'espère, car, sincèrement démocrates, né de la vieille fange monarchique, dépoillé de la grossière écorce de tous les anciens régimes, celui qui y ferait défaut serait voué à l'exécration publique; devons nous redouter les

entraves que cherchent à nous tendre les ennemis de la révolution, non! notre cause est trop belle, trop juste, elle triomphera! notre heure est sonnée, la voix du peuple c'est la voix de Dieu.

O vous, opulents législateurs des règnes déchus, vous qui, par vos lois oppressives, usurpatrices, avez établi le règne de l'individualisme, vous, odieux champions de l'égoïsme qui avez voté les apanages à la horde monarchique déjà gorgée d'or et de richesses, tandis que vos frères étaient dans la misère; vous qui vous êtes prostitués corps et âme aux sangsues du peuple, osez-vous briguer nos suffrages pour renouveler nos souffrances? Malheur à vous! Malheur à nous si vous attendez à nos droits! La colère du peuple, c'est la colère de Dieu.

O vous, magistrats des régimes passés, vous qui aviez été établis pour veiller au bonheur du peuple, mais qui, loin de mener, en fidèles bergers, vos troupeaux dans les gras pâturages, ne les avez gardés que pour les tondre ou les égorger; vous qui avez toujours été sourds à nos plaintes, à nos gémissements, et qui avez toujours fermé l'oreille aux cris et aux justes réclamations de l'opinion publique, emploierez-vous encore les intrigues de la corruption en faveur de la tyrannie dont vous étiez les dociles instruments! Malheur à vous! malheur à nous si vous osez encore attenter à nos droits! La colère du peuple c'est la colère de Dieu!

O vous, ancienne caste de privilégiés, vous qui étiez établis pour servir la justice et qui avez rempli le monde de vos iniquités; vous tous, gens de tribunaux, qui, sous le voile de la sainte équité, vous êtes enrichis des dépouilles de l'opprimé, de la veuve et de l'orphelin; vous, juges de tous ordres qui, pour le barbare plaisir des tyrans dont vous étiez soldés, avez servilement incarcéré dans les cachots nos pères, nos frères, nos enfants, nos amis, pour le seul crime d'avoir réclamé leurs droits ou pour avoir prêché la vérité; vous, les auteurs de la ruine de tant de familles; vous qui, sans pitié, avez inondé les prisons des larmes de nos mères, de nos sœurs, de nos filles; vous qui, ayant fait abnégation de tout sentiment d'humanité, avez flétri la vie honnête, laborieuse du vénérable vieillard pour le seul crime d'avoir demandé un morceau de pain, voterez-vous encore pour vos maîtres déchus pour nous livrer de nouveau à leur tyrannie et nous soumettre à leur joug de fer? Ah! malheur à vous! Malheur à nous, si vous osez attenter à notre dignité. La colère du peuple c'est la colère de Dieu.

O vous! catégorie de riches qui êtes montés à l'opulence en exploitant nos bras, notre travail et en diminuant toujours le salaire de l'ouvrier, vous qui êtes devenus propriétaires en usant de faux poids, de fausses mesures, et qui n'êtes parvenus aux richesses que par la ruse et le mensonge, vous qui n'avez jamais eu d'autre culte que celui du Veau-d'or, et qui avez fait indignement exploitation de l'homme par l'homme, pour tromper et corrompre la fille et la femme du pauvre, vous qui ne vous êtes pas fait scrupule d'extraire nos sueurs pour tenir dans le vice et la dépravation des femmes entretenues, et qui vous exercez à toute sorte d'abus pour satisfaire vos infâmes plaisirs, vos dégoûtantes passions, enfin, vous qui nous avez toujours fait servir de marchepied pour vous gorger de richesses et qui nous avez toujours qualifiés de pillards, de buveurs de sang, nous tiendrez-vous compte de notre magnanimité, nous saurez-vous gré de nous être résignés à nos misères, à nos souffrances, pour respecter vos propriétés, vos fortunes, vos opinions? la reconnaissance est le partage des âmes bien nées; nous le prouverez-vous? voterez-vous encore en faveur de l'oppression, pour rétablir le règne de la tyrannie, ah! malheur à vous! malheur à nous si vous vous obstinez à ne pas reconnaître notre souveraineté! la colère du peuple c'est la colère de Dieu.

O vous tous qui intriguez, qui ourdissez d'horribles complots contre la République, vous qui fomentez le fa-

natisme, qui employez l'argent du pauvre pour corrompre vos créatures, vous qui exploitez l'erreur, l'ignorance, le préjugé et la misère pour sévir contre nos légitimes droits, cessez, cessez vos sourdes menées, car malheur à vous si dans votre aveuglement, vous méconnaissiez notre puissance; la colère du peuple c'est la colère de Dieu.

Et vous, citoyens, qui allez être nos représentants, malheur à vous si vous ne remplissez fidèlement la grande, la noble, la sublime tâche qui vous est imposée! malheur à vous si la constitution que vous allez élaborer ne nous assure pas notre souveraineté et si elle n'apporte au peuple les réformes dont il a besoin! malheur à vous si vous êtes traités à votre mandat! malheur à vous si par timidité ou par ambition personnelle vous faites défaut à la confiance qui vous est accordée dans l'intérêt de la nation, et si vous trahissez vos éloquents professions de foi! malheur à vous, malheur à la France, malheur aux nations, malheur à toute la terre si la République n'atteint le but qu'elle s'est proposé! vous serez jugés par elle et serez condamnés à l'exécration de la postérité la plus reculée! la voix du peuple c'est la voix de Dieu! la colère du peuple, c'est la colère de Dieu.

Vive la République.

A. PONCET,

Ex-président du club St.-Paul; vice-président du club rue Grôlée.

Lyon, le 20 avril 1848.

Givors, le 19 avril 1848.

Citoyen, veuillez insérer ces deux mots dans votre journal.

Dimanche 16 courant les Voraces de Givors, qui ont pris le nom de Montagnards, ont voulu resserrer les doux liens de fraternité qui les unissent si étroitement; ils ont choisi un site magnifique, sur le sommet de la montagne dite de Mouron, pour y planter l'arbre de la liberté. Un banquet populaire a eu lieu; chaque sociétaire ayant apporté son pain, son vin et son fricot, cette fille bien-tôt couverte du repas frugal du prolétaire; et chacun alors a pu fraterniser d'un groupe à l'autre. Femmes, enfants, et vieillards, tous étaient confondus, et pouvaient choquer le verre ensemble. Un ciel pur, un soleil radieux est venu dorer le coteau, la fête a été magnifique; la gaieté, l'amour, la joie, étaient peints sur toutes les physionomies; la fraternité, cette fille vierge du peuple, n'a cessé de présider à cette fête brillante, et à jamais mémorable; plusieurs toasts ont été portés à la santé de la République, de l'union, de la fraternité; plusieurs discours ont été lus par divers citoyens, et notamment par les citoyens Rabi et Laurent: ils ont été vivement applaudis; les jeux, les danses et les ronds champêtres autour de l'arbre de la liberté se sont succédés tour à tour; aux chants patriotiques, auxquels les femmes, et les enfants mêlaient leurs voix mélodieuses, ont succédé les cris répétés de vive la République, vive la liberté, vive l'union, vive les Voraces. La fête s'est terminée à la satisfaction générale, et dans le plus grand ordre, sans gendarmes ni commissaires de police. Rois et tyrans, admirez la sagesse du peuple et rendez lui justice.

LAURENT jeune,

Ex-passementier de Saint-Etienne, ex-président.
GARCIN.

Lyon, le 20 avril 1848.

Citoyen rédacteur.

La commission de l'organisation du travail à Lyon, vous prie d'insérer dans votre journal le fait suivant:

Les ouvriers du chantier de Rochemard viennent de donner une nouvelle preuve des généreux sentiments qui les animent. A la somme de 105 francs, qu'ils ont déjà versés à la caisse des dames chargées de l'organisation du travail, ils viennent d'ajouter celle de 110 francs, cette somme se compose ainsi:

Cent francs reçus du citoyen juge Piégay, auquel ils avaient offert un drapeau et un bouquet, plus, dix francs produit d'une collecte entr'eux.

La commission de l'organisation du travail est heureuse de pouvoir signaler des faits aussi honorables, elle espère que cet exemple trouvera de nombreux imitateurs.

Salut et Fraternité.

LARENDON, secrétaire.

Le Rédacteur-Gérant, A. BERTEAULT.